

Animalis de Claire Varin

Yan Hamel

Numéro 270, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92254ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

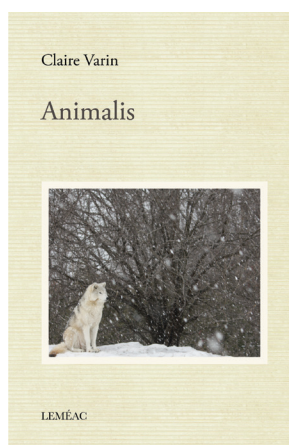
Hamel, Y. (2019). Compte rendu de [*Animalis* de Claire Varin]. *Spirale*, (270), 68–69.

La vérité en esprit

ANIMALIS

CLAIRE VARIN

Leméac, 2018, 115 p.



Qui souhaite se convaincre de la valeur rationnelle du véganisme dispose de deux arguments clés. Il y a, d'une part, l'argument écologique. Le profit humain tiré des animaux – et tout particulièrement des bovins – est, loin devant l'industrie pétrolière, le principal responsable du cataclysme dans lequel nous sommes en voie de nous perdre : gaz à effet de serre, désertification, appauvrissement des sols, éradication de la vie océanique, famine, réchauffement climatique... Et il y a, d'autre part, l'argument éthique. Il n'est pas acceptable de se montrer cruel à l'endroit de créatures sensibles, susceptibles de souffrir et désireuses de vivre, alors que ce n'est (au contraire) nécessaire ni à notre bien-être ni à notre santé, et encore moins à notre survie. L'ampleur des développements que les véganes donnent à ces deux arguments dépend pour l'essentiel du degré de mauvaise foi dans lequel se murent leurs opposants, désireux, ceux-là, de préserver coûte que coûte quelques précieuses habitudes héritées de l'âge de pierre. La majorité prétendument silencieuse se désinvestit de ses responsabilités par un refus d'entendre que tout porte à croire irrémédiable ; un tel immobilisme provoque en contrecoup un ressassement infini dans les ouvrages politiques, philosophiques et théoriques, de même que dans les chroniques, les blogues et autres sites web en appelant à la fin de l'exploitation animale. D'où une lassitude, voire un écœurement qui finit même par s'emparer des lecteurs décidés à défendre la « cause ».

Animalis redit qu'ouvrir « les yeux peut altérer la santé et créer des obligations » ; le livre rappelle une fois de plus « l'incroyable cruauté des humains envers les bêtes ». Claire Varin affirme après tant d'autres ce qui devrait depuis longtemps déjà être une évidence pour tous : « Est-ce que j'ai autant besoin de fromage que le veau a besoin de sa mère ? Nullement. Pourquoi je ne bois plus au sein de ma mère ? Parce que je n'en ai pas besoin. Ni n'ai besoin de m'alimenter de morts. » Mais les pages de son livre ne s'agglutinent pas pour autant à la masse désespérante du déjà-lu partisan, et ce, parce que les voies privilégiées par cette essayiste ne sont justement pas celles de la raison.

LES VOIES ESSAYISTES DE LA MYSTIQUE

Le situe Claire Varin dans le sillage de Pierre Vadeboncœur, d'Yvon Rivard, d'Étienne Beaulieu et de quelques autres qui «*recherche[nt] la vérité en esprit au-delà des vérités individuelles et des grabuges de l'ego*». Elle écrit – excusez du peu ! – pour «*être une montagne avec des yeux d'animal*». Moins soucieuse de convaincre que d'appréhender les secrets qui échapperont toujours à notre intellect, l'auteure verse assez peu dans le prosélytisme. Cette improbable anachorète de Laval-des-Rapides s'engage plutôt en solitaire dans une démarche mystique en deux temps, qui en touchera plus d'un, mais où peu d'entre nous risquent de la suivre.

«*Pour mieux vivre, survivre, avancer, comprendre, percer les mystères innombrables*», dit Claire Varin, «*j'ai toujours recherché la compagnie des animaux et des ancêtres*». Visitant les parcs naturels, les sanctuaires et (non sans une certaine mauvaise conscience) quelques lieux voués à l'exploitation touristique des bêtes, l'auteure s'est d'abord lancée à la rencontre des loups, des grizzlis, des grenouilles, des dauphins... Toute à la passion de l'œcuménicité, qui prend chez elle la forme d'une interlocution intuitive avec le vivant, Varin tient les autres mammifères, les oiseaux, les batraciens et les reptiles pour autant de points de passage vers «*l'essence divine*» et le sentiment d'«*une joie profonde*».

Mais c'est l'écriture qui, dans le second mouvement de la quête, informe les illuminations de transcendance ouvertes par le commerce avec les animaux. L'universitaire patenté de type cartésien relèvera le sourcil à plusieurs reprises en voyant Varin circuler en toute fluidité dans un bric-à-brac de spiritualités amalgamant au petit bonheur en un ésotérisme à la carte les pratiques shamaniques, la télépathie éléphanterne, l'«*océan de lumière*» où l'on «*retourne*» après la mort, la «*roue de la médecine autochtone*», les «*quatre vœux bouddhiques*», les croyances ancestrales des Inuits, les «*êtres-montagnes*», les rêves prémonitoires, les «*vieux devins chinois*», la bénédiction anglicane des animaux, le «*panthéon hindou*», l'«*immortalité des tortues*», saint François d'Assise... L'auteure d'*Animalis* écrit comme elle a d'abord parlé aux bêtes : afin de laisser «*des portes ouvertes, [d']ouvrir les fenêtres*». On pourrait crier à l'escroquerie d'un guide de croissance personnelle *New Age* déguisé en essai. Qui place les exigences de l'intelligence spéculative au-dessus de la pensée magique et des réponses toutes trouvées d'un spiritualisme sur mesure répondra en tout cas d'un féroce «*non !*» à la question cardinale que pose l'auteure : «*Seule la loi intérieure ne devrait-elle pas nous guider ?*» Par contre, s'il accepte de ne pas s'abstraire dans la systématité sèche de la logique,

il retrouvera le séminal «*Que sais-je ?*» de Montaigne dans cette autre question, elle aussi cardinale : «*Que savons-nous de phénomènes si peu étudiés ?*»

L'ESSAI CONTRE LA SCIENCE

Où pourrait, aujourd'hui, se déployer en littérature une pensée relevant du mysticisme, si ce n'est dans le genre de la poésie ou dans celui de son plus proche parent, l'essai ? Certainement pas dans les genres dits scientifiques comme les traités ou les études, qui n'accordent pas plus d'importance au travail de la métaphore qu'aux mystères inaccessibles du sacré. Ceux-là se fondent plutôt en inductions et en déductions. Ils documentent et argumentent en vue d'établir méthodiquement, dans ses successifs états transitoires, partiels, falsifiables, une vérité amputée de nos émerveillements sauvages. Rien de tel chez Varin, bien sûr. Elle le sait d'ailleurs d'autant mieux qu'elle s'est distanciée des scientifiques, sans quoi elle n'aurait pu exister ni comme amoureuse folle des bêtes ni comme auteure d'*Animalis*. Tout compagnon d'un animal domestique sait à quel point Varin a raison, et à quel point se trompe le zoologue du Parc Safari, parmi tant d'autres de sa sorte : ce spécialiste qui vit dans la proximité de créatures variées ne s'en enferme pas moins dans un délire de rationalité aveugle, persistant à «*ne pas croire que les animaux [aient des émotions] ni même des sentiments ou de l'empathie*». Claire Varin ne va pas jusqu'à le dire, mais en la lisant je le pense néanmoins : l'essai, contre la science, c'est un peu comme l'«*anthropomorphisme (accorder des émotions et sentiments aux animaux, attitude blâmée par la majorité des scientifiques) contre [l']anthropocentrisme (accorder à l'humain le monopole des émotions et sentiments)*». Nul ne recevra jamais la preuve que les animaux s'aiment, et qu'ils peuvent nous aimer comme certains d'entre nous les aimons, mais nous n'avons pas besoin de cette preuve pour le savoir avec Claire Varin. Il s'agit de regarder, de caresser, se sentir et de comprendre. Les animaux sont là, avec nous. Ils ne sont pas des vêtements, pas de la nourriture. Vous ne pouvez être leurs propriétaires ou leurs maîtres. Ne lisez pas *Animalis* si vous êtes persuadés du contraire, si, en toute certitude, en tout bon droit, il vous faut exercer sur eux, pour vous croire humains, un pouvoir de mort. Tant qu'il y aura en littérature une place pour l'essai et pour la pensée qui lui est propre, dit le critique qui sut lire avec bienveillance Claire Varin, nous serons en droit de compatir pour les bêtes, avec les bêtes, nos semblables, de les aimer comme nous devrions pouvoir aussi nous aimer nous-mêmes, et ce sera une manière de résister à la spirale des horreurs dans laquelle nous engage toujours plus avant la marche insensée de la raison coupée du sensible.